

XXIII

BASTUNCEDU DIRIDA

UN pauvre malheureux se mit un jour en route pour aller faire fortune.

Après avoir longtemps voyagé, il arriva dans un pays où il trouva un châtaignier si grand, si grand, qu'il arrivait jusqu'au ciel.

— « Si je grimpais sur cet arbre ? se dit le chercheur de fortune, j'arriverais peut-être au paradis, et qui sait si je ne rencontrerai pas là celle qui m'a toujours fui sur cette terre ? »

Et le voilà qui monte, qui monte...

En effet, il arriva au paradis, à la porte duquel il frappa.

Saint Pierre, qui était de garde, vint lui ouvrir.

— « Que veux-tu, mon bonhomme ? »

— Je cours après la fortune, et je viens voir si elle ne serait pas dans ces parages.

— Je crois bien qu'elle est au ciel ! mais tu ne peux y entrer.

— Non ?

— Non.

— Eh bien ! alors donnez-moi quelque chose afin que je puisse manger en m'en retournant sur terre.

— Tiens, voilà une serviette qui te fournira tout ce dont tu auras besoin. Pour cela, tu n'auras qu'à l'étendre ; mais surtout ne dis rien à personne si tu ne veux pas qu'on te la vole.

— Ne craignez rien, grand saint, ne craignez rien. »

Peu à peu le voyageur descendit de son châtaignier et arriva sur terre.

Comme la nuit approchait, il entra dans une auberge et demanda un lit pour se coucher.

Avant de s'endormir, il appela pourtant le maître de l'hôtellerie et lui dit :

— « Je laisse ma serviette sur cette table, je vous recommande surtout de ne pas la déplier.

— Soyez tranquille, je ne la toucherai en aucune façon. »

Malgré cette promesse, l'ami de saint Pierre venait à peine de fermer les yeux, que l'hôtelier s'empressait de déplier la serviette merveilleuse.

Aussitôt celle-ci se trouva couverte de toutes sortes de mets, fruits, vins et gâteaux.

— « Tiens, tiens, se dit-il, voilà qui n'est pas mal, cela pourra simplifier ma cuisine. »

Et il mit à la place de la serviette magique une autre serviette qui lui était parfaitement semblable en toute chose.

Le lendemain, le bonhomme voulut déjeuner. Il déplia sa serviette et attendit.

Rien n'arriva.

— « Voilà qui est drôle, que signifie ceci? »

Et il courut vers l'aubergiste :

— « Avez-vous touché à ma serviette pendant la nuit? »

— Non, et pourquoi?

— Pour rien.

— Si vous l'avez égarée, je vous en prêterai une autre.

— Je n'en ai pas besoin. »

Et le pauvre imbécile, pensant que sa serviette avait perdu son pouvoir en arrivant sur terre, remonta de nouveau au ciel.

— « Pan ! pan ! pan ! »

— Voilà, voilà ! dit saint Pierre. Ah ! c'est toi mon garçon, et que veux-tu ?

— Bon saint Pierre, la serviette que vous m'aviez donnée a perdu de son pouvoir en arrivant

sur terre, donnez-moi autre chose afin que je puisse vivre.

— Ah ! mon bon ami, tu es bien sot, lui dit saint Pierre ; mais tiens voilà un âne qui fera autant de pièces d'or que tu voudras. Pour cela, tu n'auras qu'à dire :

Asinu fa ciò che tu déi (1).

Mais prends bien garde de te le faire voler comme on a fait pour ta serviette. »

Voilà de nouveau le malheureux sur terre.

Il courut chez l'aubergiste et lui dit :

— « C'est vous qui m'avez volé ma serviette, mais au moins soignez bien mon âne, et surtout ne lui dites pas :

Asinu fa ciò che tu déi.

— Non, je ne dirai rien, allez et dormez tranquille. »

Le pauvre fou alla se coucher.

Pendant la nuit, l'hôtelier courut à l'écurie et dit à l'âne :

Asinu fa ciò che tu déi.

(1) Ane, fais ce que tu dois.

Et le baudet se mit à faire de beaux sequins d'or tout neufs, *pienu un bacinu* (1).

— « Ah ! ah ! pensa le maître de l'auberge, j'ai l'âne *caga dinari* (2), me voilà désormais bien riche. »

Et il changea l'âne de saint Pierre, pensant bien que son hôte imbécile ne s'apercevrait de rien.

En effet, celui-ci s'en alla le lendemain, sans se douter le moins du monde de la substitution qui avait été faite.

Quelque temps après, le pauvre innocent ayant besoin de quelques écus dit à sa bête :

Asinu, fa ciò che tu déi.

Mais le baudet n'obéit en aucune façon, de sorte que son maître crut encore qu'il avait perdu toute sa vertu en arrivant sur terre.

— « Décidément, se dit le malheureux, j'ai besoin de quelque chose qui me dure un peu plus longtemps qu'une serviette et un âne, retournons encore au ciel. »

(1) Plein un boisseau.

(2) L'âne aux écus.

Et pour la troisième fois il grimpe sur le châtaignier et frappe à la porte du paradis,

Saint Pierre ouvrit.

— « Comment, c'est encore toi ! Ne finiras-tu donc jamais de m'importuner ? »

— Grand saint, donnez-moi encore quelque chose et je ne vous demanderai plus rien.

— Eh bien ! tiens, voilà un bâton ; mais, arrivé sur terre, que personne ne lui dise surtout :

Bastuncedu dirida

Mina pur chi sa minà (1).

Pour le faire arrêter, tu n'auras qu'à dire :

Bastuncedu chéta ja (2).

Le chercheur de fortune remercia le saint, puis, descendu de l'arbre, il courut chez l'hôtelier.

— « Tenez, gardez-moi ce bâton ; mais ne lui dites pas surtout :

Bastuncedu dirida.

Mina pur chi sa minà.

— Non, soyez tranquille. »

(1) Petit bâton dirida — Tu peux frapper, car tu sais frapper. Le mot dirida n'a, en dialecte corse, aucune signification.

(2) Petit bâton, arrête-toi.

Le maître du bâton avait pourtant à peine tourné le dos que l'aubergiste, croyant encore à une bonne fortune, se mit à dire :

Bastuncedu dirida
Mina pur chi sa minà.

Cette fois la fête changea.

Le bâton entra en danse, et, frappant à tort et à travers, il cassa les côtes, les bras et les jambes du malheureux, qui criait de toutes ses forces :

— « Arrêtez votre bâton ! Arrêtez votre bâton ! et je vous rendrai votre âne et votre serviette. »

Mais le maître fit semblant de ne pas entendre, jusqu'à ce qu'il crut l'aubergiste bien roué de toutes les façons.

Alors il commanda :

Bastuncedu chéta ja.

Et le bâton s'arrêta.

Plus mort que vif, l'hôtelier s'empressa de rendre aussitôt la serviette et l'âne volés, et jura ses grands dieux de ne plus rien prendre à l'avenir.

Quant au chercheur de fortune, il ne courut plus par le monde, et n'eut désormais qu'à se laisser vivre pour mourir tranquillement.

(Conté en 1882 par Mademoiselle Adelaïde de Alma [Porto-Vecchio]).

XXIV

L'ANE AUX SEQUINS D'OR

DANS le temps où les bêtes parlaient, il y avait une mère et trois enfants si pauvres, si pauvres, qu'ils n'avaient pour toute nourriture que les herbes de la forêt.

La malheureuse femme dit un jour :

— « Mes enfants, abandonnez-moi à mon triste sort, parcourez le monde, et, si Dieu le veut, la fortune ne vous oubliera pas. »

Le frère aîné partit.

Après plusieurs jours de marche, il tomba tout à coup au milieu d'une bande de voleurs qui se jetèrent sur lui et le laissèrent presque nu.

— « Hé ! les amis, est-ce ainsi que vous me traitez ? Ne voyez-vous pas qu'il fait froid ? »